

de proche en proche comme une immense traînée de poudre, et trois heures après le dernier éveil, toute la paroisse de Trois-Pistoles, très populeuse alors, avait les yeux tournés vers cette vaste richesse, cet énorme et facile butin, cette proie valant de l'or qu'offrait le fleuve.

Tout ce que la paroisse comptait d'hommes disponibles s'arma qui d'un couteau, qui d'une hache, qui d'une masse, d'une traîne, d'un canot, et cette foule, cette multitude, se dispersa sur la glace. C'était bien, en effet, des loups-marins que l'on avait aperçus de la côte, et il y en avait des milles et des milliers. Ils étaient aussi nombreux que gros et gras, et jamais richesse plus grande, jamais chasse plus facile ne s'étaient offertes à ces braves gens, qui savaient tout aussi bien bâtir deux églises à la fois, qu'éventrer un loup marin et chasser les gros carnassiers des bois.

Le massacre commença ; ce fut une tuerie sanglante, une hécatombe horrible où les hommes et les bêtes se trouvaient confondus. Le sang ruisselait partout, à larges flots noirs, et la glace, miroir limpide d'un moment, ne devint plus que le plancher visqueux des halles, où l'on abat les animaux amenés à la boucherie.

Les loups-marins, rendus furieux par l'attaque et le carnage, sans défense sérieuse, moitié assommés, hurlant de rage, se dressaient droits comme des guerriers prêts à mourir, montrant leurs crocs d'ivoire et lançant dans le vide leurs nageoires d'avant, leur seule arme, leur seule défense, et le paysan grisé par le gain, par l'appât, sans crainte ni frayeur, saisissait son large couteau de boucherie, et le plongeait inhumainement dans le ventre de la victime. Le loup marin tombait sur la glace, moitié ouvert, perdant ses entrailles et expirant dans des sursauts et des heurts impossibles.

L'ennemi vaincu était dépecé aussitôt ; on enlevait la graisse adhérente à la peau, et on en faisait des monceaux, des piles énormes qui prenaient, de terre, l'aspect de tumulus funéraires où l'on aurait enseveli les morts de la grande famille des amphibiens.

Et le massacre continuait, furieux, horrible, sans trêve ni merci ; mais les heures coulaient rapidement, le soleil décli-

nait à l'horizon avec une rapidité prodigieuse, et les ombres du soir allaient s'allonger bientôt sur les champs et les mers.

Déjà la file des voitures arrivait sur la grève. Les chevaux étaient dételés au rivage, et les traines amenées à bras sur la glace pour être remplies jusqu'aux "ambines" (1) de la précieuse dépouille des loups marins.

Ce travail de partage était plus difficile qu'on ne le pense. En bons normands comme toujours, nous allions dire en bons plaideurs comme jadis, nos gens se disputaient maintenant la propriété des tumulus, des amas de peaux et de graisses, et pendant ce temps, l'heure fuyait toujours, les traines ne s'emplissaient pas, et les chevaux, sur la grève, attendaient vivement l'arrivée du fardeau qu'ils devaient monter au village.

Plus de sept cents loups-marins gisaient là, sur la glace, et c'était encore horriblement beau que de voir cette animation, ce va et vient, toute cette vie de fourmilière, où hommes et dépouilles de bêtes se confondaient dans un ensemble qui prenait, du village, des aspects fantastiques. C'était là, assurément, le plus joli tableau, genre marin, qui se soit jamais vu. Quel vaste sujet pour un peintre épris de l'art ! Quel beau drame à faire, et que nous voudrions bien avoir le talent descriptif d'un Victor Hugo, ou d'un Jean Richepin, deux amants de la mer et de ses drames, pour montrer, dans toute sa grandeur, le poème épique qui se déroulait, vivant, sous les regards de tous.

Pendant qu'on se disputait les richesses de la mer, richesses d'un moment comme tout ce qui est de la terre, pendant qu'on chargeait, en se disputant, les lourds ballots de graisses sanguinolentes amassés avec peine, on ne s'apercevait pas que le vent de terre faisait son œuvre, et que la glace, devenue plancher mouvant, se détachait lentement de la rive, et prenait le chemin du large.

Un cri soudain, pareil à une clameur immense venue de la rive, fit redresser les têtes penchées et toutes à leur ouvrage, toutes au gain de l'heure présente, et les regards inquiets in-

(1) Ce mot populaire ne se trouve pas dans le Glossaire franco-canadien du regretté Oscar Dunn.

MEIGHEN PAPERS, Series 3 (M.G. 26, I, Volume 114)

PUBLIC ARCHIVES
ARCHIVES PUBLIQUES
CANADA